

CHARME DES MOTS D'ANTAN ET ETYMOLOGIES

Ecrivain patoisant de renom, domicilié à Porrentruy, Bernard Chapuis effectue aussi un vaste travail d'approfondissement sur la langue régionale. On pourra en apprécier l'érudition, la richesse et parfois l'humour, dans les quelques extraits ci-après.



aidûesievos,

Il existe dans notre patois quelques expressions figées qui font référence à Dieu. *Aidûesievos*, cité par Simon Vatré uniquement, en est un exemple particulièrement intéressant. Il s'agit d'une salutation. Elle peut se décomposer ainsi : *ai Dûe sis-vôs*, littéralement à Dieu soyez-vous. Ainsi, on recommande à Dieu celui qu'on accueille ou celui qui nous quitte. Parole d'une grande profondeur et qui montre à quel point, chez nos anciens, la foi imprégnait le quotidien. Je voudrais que vous soyez à Dieu.

Le *sis-vôs* est une variante du subjonctif *que vôs sîns*, que vous soyez. Mêmes formes à l'impératif.

L'hospitalité de nos ancêtres était légendaire. Les visites étaient aussi saluées par un sincère *bevnaint sis-vôs*, bienvenu soyez-vous, soyez le bienvenu, la bienvenue.

Dieu est encore cité dans plusieurs expressions, ainsi que l'atteste le Vatré : *Dûe vôs voidge !* Dieu vous garde ! *Dûe vôs édèt !* Dieu vous aide ! *Dûe sait b'nit !* Dieu soit béni ! *Dûe aîye son âme !* Dieu ait son âme ! A celui qui éternue, on dit volontiers : *Dûe te b'nâche !* Dieu te bénisse ! A un enfant, on dira : *Dûe te crâche !* Dieu te fasse grandir. Enfin, en parlant de celui à qui la fortune sourit un peu tard, on dit : *Lo bon Dûe envie des neûjéyes en cés qu'n'aint pus de dents*. Dieu envoie des noisettes à ceux qui n'ont plus de dents.

Il y a aussi les éternels *plaignaints*, ceux qui sont toujours en train de se plaindre : *Hélaîs ! Las moi !* Les *Lais Dûe*, hélas Dieu, sont les habitants de Goumois.

aiffâti,

v, désigne le fait de manquer, de faire défaut, d'être dans le besoin. *Çte fanne aiffâte*. Cette femme est dans la nécessité. JMM. Dérive de *fâte*, faute, dans le sens de manque. *I en aî fâte*, j'en ai besoin. Esp. *Me hace falte*, il me faut, j'ai besoin. En français, l'archaïsme *avoir faute de* (manquer) est depuis longtemps sorti de l'usage.

airboé,

Décomposé, le mot donne *â reboé*, à rebours. Parmi ses variantes on trouve d'ailleurs *â rbours*, mais aussi *è-renvie*, *é-rtieulon*, *airneboé*, *boué*. Il est utilisé aussi bien comme locution adverbiale que comme substantif. En effet, *în airboé* est une bêtise, un contresens. *Ces tchairvôtes de gosses ne fain't qu'des airboés*. Ces petites canailles ne font que des bêtises. *Râte de dire des airboés*. Cesse de dire des contresens.

Claudine, l'héroïne d'une chanson populaire, est la spécialiste des *airboés* :

I ainme bîn mai Jâdine

Qu'ât de boène façon.

Tot ço qu'an yi commainde,

Èll' lo fait è rtieulon.

J'aime bien ma Claudine / Qui est de bonne façon. / Tout ce qu'on lui commande, / elle le fait à rebours. *Airboé*, à rebours, provient du latin *reburrus*, qui a donné *rebursus*, hérissé. Caresser à rebours c'est donc caresser à contrepoil.

aipondre,

attacher, atteler. *Aipondre les tchvâs*. Atteler les chevaux. Variante : **aipiaiyie**. *Vai aipiaiyie ces bêtes en lai tchairrûe*. Va atteler ces bêtes à la charrue. SV. Fm : "Appliquer, placer sur. Du latin *apponere*.

aitieudre,

faire avancer le bétail. Peut-être du vieux français *acueudre*, qui signifie accueillir, du latin *accolligere*. Interjection fréquente adressée au lambin : *Aitieuds, taïd tieut ! Aitieuds, traîne-tchâsse ! Allez, grouille-toi !* Le *taïd tieut*, littéralement tard cuit, est celui qui est toujours en retard. *Traîne-tchâsse* pourrait se traduire par traînard ou encore traîne-guêtre en français régional. *Aitieuds* fait partie des survivances utilisées également par les non- patoisants.

aivége,

D'aivége, habitude, dérive le verbe *aivégie* habituer, acclimater, apprivoiser. On remarquera les variantes régionales et orthographiques. Les *Taignons* disent *aivése* : *Quéle aivése de treûyie son peuce !* Quelle habitude de sucer son pouce ! (MLO). *Aivésie* habituer. Pour les variantes orthographiques, consulter le glossaire de Jean-Marie Moine dont nous tirons les exemples suivants : *Èl é lai croûeye aivéje d's'aidé piaindre*. Il a la mauvaise habitude de toujours se plaindre. *È fât di temps po aivéje ènne piante*. Il faut du temps pour acclimater une plante. *Èl aivéje le tchvâ â boéré*. Il accoutume le cheval au harnais. *È fât s'saivoi aivéje en tot*. Il faut savoir s'habituer à tout. *L'afaint é aivéje in cra*. L'enfant a apprivoisé un corbeau.

La proximité sonore de *végin*, *véjène*, voisin, voisine, ne nous autorise pas à voir une parenté étymologique.

baidgé, baidgelle,

baidgé, et surtout son féminin *baidgelle* sont encore bien présents dans le parler jurassien. En effet, il n'est pas rare d'entendre un non-patoisant boucler le caquet de son interlocuteur en lui décochant un *Coidge-te, baidgelle !* bien senti. Invitation à l'interminable bavard, l'incorrigible *baidgé*, à se *coidgie*, à se tenir *coi*.

Dans le même champ lexical, on trouve *baidgellerie*, commérage ; *baidgelaie*, bavarder, *baidgelou*, loquace, volubile. Le synonyme de *baidgé* est *baboéyé*, dont la parenté avec babillard, de babil, est évidente.

L'origine de *baidgé* / *baidgelle* est difficile à établir. Le lien avec badiner et babiller n'est pas certifié. Certains font remonter *baidgé* au mot barde, lui-même d'origine celtique. Ils supposent une transformation des sons /rd/ en /dj/ : barde > *bairde* > *baidje* ou *baidge*, d'où *baidgé*. Cf. *baidgelaie*, bavarder. *Èlle baidgele è ne pus saivoi ço qu'èlle dit*. Elle bavarde à ne plus savoir ce qu'elle dit. SV. Mots de sens proche : *baiboyéyaie*, *bairdelaie*, *djâsotaie*.

beûjon,

se faire traiter de *beujon* n'est pas très flatteur. Le *beujon* est un nigaud, un benêt. Le sens premier s'applique à la buse, rapace familier dans nos régions.

Le mot buse lui-même vient du latin *buteo*, *t > s*. En français, buse se dit aussi d'une personne sotte et ignorante. *È s'y prend c'ment in beujon*. Il s'y prend comme un nigaud. (JMM).

Dans la même famille, nous avons *beuj'naidge*, étourderie ; et curieusement *beuj'naie*, boudier et *beuj'nou*, *boudeur*. Objet de moqueries, le *beujon* démasqué réagit en boudant.

chneûquaie,

ce verbe a le sens de chercher, (far)fouiller, fureter, fouiner. Le *chneûquou* est un fouineur.

Remarquons la finale *-ou*, au féminin *-ouse*. *Mentou*, *mentouse*, menteur, menteuse. *Lai chneûquaide*, la fouille, consiste à chercher *lai chneûquerie*, l'objet caché. *È chneûque dains tos les tiroirs*. Il fouille dans tous les tiroirs.

Le patois de Montbéliard a l'infinitif *chenéquai*, pas tellement différent. Le mot semble venir de l'allemand *schnüffeln*, renifler, et au figuré fureter.

Dans les paronymes (mots de forme relativement voisine mais de sens différent), on a *chniquaie*, priser, mais aussi s'enivrer. *Ène chnique* est une prise (de tabac) mais également un ivrogne.

Survivance : le verbe *chneûquer* est couramment employé en français régional ainsi qu'en témoigne cette anecdote. Le couple ne se parlait plus depuis un mois. Fatigué de *boquer* (boudier, faire la tête), le mari s'est mis à fureter dans toute la maison, dérangeant l'ordre établi. Exaspérée, sa femme lui demande : Qu'est-ce que tu *chneûques*, à la fin ? - Ta langue, répondit l'homme. Et je l'ai retrouvée.

ébâbi,

il y a bien des manières d'exprimer la surprise et l'étonnement en patois jurassien. *Chorpris* et ses variantes ne présente pas grand intérêt, car trop proche du français. Ce n'est autre que le mot *surpris* patoisé.

Voici, en revanche, d'autres mots ou expressions plus authentiques, attestés autant par l'usage que par les glossaires. *I seus ébâbi de savoî qu'èl ât moûe. Je suis étonné de savoir qu'il est mort* (Simon Vatré). *Ébâbi*, à la fois infinitif et participe passé à valeur adjectivale, dérive du verbe français *ébaubir*, aujourd'hui sorti de l'usage, mais qu'on trouve chez Molière et chez Mme de Sévigné.

Étymologiquement, le verbe *ébaubir*, étonner, vient du latin *balbus*, bègue. Peut-être a-t-on tendance à bégayer sous l'effet de la surprise.

Ébâbi a un synonyme : *écâmi*. *Çtu qu'ât aivu l'pus écâmi, ce feut moi*. Celui qui a été le plus surpris, ce fut moi.

A qui vous faisait part, dans le plus grand secret, d'une nouvelle surprenante, vous exprimiez votre incrédulité :

- *Vôs saites, çte Filélia, èlle ât oblidge de s'mairiaie.*
- *Ç'que vôs dites! Gnan, mains, ç'ât des mentes.*
- Vous savez, Filélia, elle est obligée de se marier.
- Ce que vous dites! Non mais, c'est une blague!

Rappelons qu'autrefois, être obligée de se marier, pour une fille, c'était tomber enceinte. Au regard de la morale et de l'opinion, seul le mariage pouvait sauver le déshonneur et calmer les rumeurs.

Ajoutons encore l'adjectif *fri*, saisi, surpris. *Èlle feut fri en aïppregnant lai novèlle*. Elle fut saisie en apprenant la nouvelle (Jean-Marie Moine). *Fri*, à l'infinitif, signifie frapper. Il s'utilise aussi pour

indiquer les heures : *Èl é fri les dieche*. Il a sonné dix heures. Il correspond au vieux verbe français *férir*, conservé dans l'expression *sans coup férir*.

Localement, on trouve aussi *bèrtaie*, *émayi*, *bieutchie*. Le glossaire de Jean-Marie Moine, déjà cité, et qui constitue la référence la plus complète, donne les exemples suivants : *Ç'qu'èlle é dit m'é bertè*. Ce qu'elle a dit m'a surpris. *Èlle n'ât piepe in poi émayi*. Elle n'est pas du tout étonnée. *Èlle nôs é vlu bieûtchie*. Elle a voulu nous surprendre.

fri,

frapper.

Ce verbe correspond au verbe archaïque *férir*, qui survit dans l'expression « sans coup férir ».

Èl é fri lés onze. Il a sonné (ou frappé) onze heures.

Simon Vatré donne les exemples suivants :

Fri è grands côps, frapper à grands coups.

Fri di pie, trépigner, littéralement frapper du pied.

Au figuré, on a la charmante expression "*Fri tchu les boûetchêts*", tirer les vers du nez, littéralement frapper sur les buissons. *I âi éssaiyé de fri tchu les boûetchêts, mains è n'é ran dit*. J'ai essayé de (lui) tirer les vers du nez, mais il n'a rien dit.

Autre exemple : *Quéqu'un fie en lai poûetche*. Quelqu'un frappe à la porte. JMM

Au participe passé : *I seus vni tot fri*. J'ai été saisi, surpris.

Provençal : *ferir* ; espagnol : *herir* ; italien : *ferir*. Du latin *ferire*, frapper.

meûté,

museau, du bas-latin, *musus*. Au 13^e siècle, on a le *musel*. Pour le passage au patois, on remarque une altération phonétique : le /s/ devient /t/ et le /l/ tombe. *Le meûté* n'est pas réservé aux animaux. D'un ivrogne, on dira qu'il a *in meûté d'boyou*, la face rougeaude des buveurs.

Soulignons le pittoresque de l'expression *maindgie è r'bousse meûté*, manger à satiété, jusqu'à en repousser (*rboussaie*) le museau.

sôte,

quel lien établir entre *lai sôte* et le mot français auquel il fait penser, la soute? On parle de la soute à bagages, de la soute du navire, de la soute à charbon. Le mot a transité du latin populaire *subta*, sous, dessous, par l'ancien provençal *sota* pour devenir le substantif que nous connaissons.

Lai sôte, dans notre patois, désigne un abri contre la pluie et se rencontre essentiellement dans l'expression figée *se botaie en lai sôte*, ou sa variante *se botaie en l'aissôte*. Avec des différences phonétiques, on l'observe non seulement dans le Jura et la Franche-Comté mais dans toute l'aire franco-provençale. En cas de pluie battante, en Bourgogne, on court se mettre à *la soute* et dans le val d'Aoste à *la choute*. En Valais, *une chote* est aussi un chalet d'alpage. *Une chote détruite par le feu*. Edmond Pidoux, dans *Le langage des Romands*, relève le verbe *s'achotter*, se mettre à la *chotte*, à l'abri.

Quand la pluie connaît un répit de plus ou moins longue durée, on assiste à une *raïssote*. *Èls aittendant ènne raïssote po païtchi*. (JMM). Il existe aussi le verbe *raïssotaie*, cesser de pleuvoir.

Vîns pie en lai sôte, è veut bîn raïssotaie in djoué. Viens t'abriter, il va bien cesser de pleuvoir un jour.

Bernard Chapuis